

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Neurosciences écervelées

Luis Carlos Fernandez

Volume 47, Number 4 (270), November 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32843ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fernandez, L. C. (2005). Neurosciences écervelées. *Liberté*, 47(4), 105–118.

Neurosciences écervelées

Luis Carlos Fernández

In memoriam Laurent-Michel Vacher (1944-2005)

L'essor des neurosciences cognitives, l'intense vulgarisation de leurs avancées, la représentation de l'humain qui en découle, déjà dominante ou en passe de le devenir : voilà qui exigeait un examen critique des fondements et des prétentions de cet ensemble disciplinaire prestigieux. Eh bien, les attentes de ceux qui appelaient depuis longtemps cela de leurs vœux auront été largement comblées par la publication, il y a deux ans, de *Philosophical Foundations of Neuroscience*¹. Ce titre coiffe l'œuvre conjointe de M.R. Bennett, professeur réputé de physiologie à l'Université de Sydney, auteur de nombreux travaux neuroscientifiques, dont *The Idea of Consciousness* et *A History of the Synapse*, et P.M.S. Hacker, éminent philosophe oxfordien du langage et de l'esprit, grand spécialiste de la pensée wittgensteinienne ayant entre autres à son actif la rédaction des cinq volumes de *Analytical Commentary on Wittgenstein's Philosophical Investigations*, ainsi que du conclusif *Wittgenstein's Place in Twentieth Century Analytic Philosophy*. C'est le fruit parfaitement mûr d'une collaboration d'autant plus heureuse que chaque auteur a une connaissance approfondie du domaine d'expertise de l'autre.

Le but poursuivi à deux têtes — et superbement atteint au fil de 450 longues pages d'analyses — est l'identification, l'explication et la rectification des graves erreurs conceptuelles qui sont au

¹ Oxford, Blackwell, 2003, 461 p.

fondement de bon nombre de théories neuroscientifiques contemporaines. Tout est à louer sans réserve de cette implacable dissection d'écrits qui font autorité : la force démonstrative ; la grande clarté et l'exploitation magistrale des ressources du langage ordinaire ; la cohérence, la rigueur et le caractère systématique de la démarche ; la minutie descriptive, jamais avare d'illustrations ; l'intelligence didactique dont témoigne la construction de la table des matières (où, à chaque section de chapitre, l'on trouve les noms des tenants des positions qui y sont discutées) ; et les résumés en italique du contenu des paragraphes, placés au début et en retrait de ceux-ci — repères thématiques précieux et fil d'Ariane de l'argumentation.

Philosophical Foundations n'a rien du brûlot antiscientifique. Il procède d'un double sentiment : une réelle admiration pour les percées des neurosciences contemporaines et une profonde inquiétude devant la somme de contresens, de méprises et d'ambiguïtés qui les parasite, et qui risque fort d'entraver leur développement. Il se veut un guide pour savants égarés — lesquels sont, hélas, légion —, et l'aide qu'il est en mesure d'apporter est bien celle d'un indispensable allié. Car nul antagonisme de principe, nulle querelle territoriale ne saurait opposer les démarches scientifique et philosophique dont il est ici question. Leurs visées respectives obéissent à une stricte division du travail : atteinte de la vérité factuelle dans un cas, clarification du sens dans l'autre. D'où leur complémentarité dans l'exploration du fonctionnement cognitif de l'animal étudié. L'autonomie du travail philosophique tient à ceci que les questions de sens qui en sont l'objet exclusif relèvent de l'examen attentif des rapports logico-grammaticaux entre éléments d'un champ notionnel donné, et ne peuvent donc être tranchées que par des arguments *a priori*, les recherches empiriques n'étant pour cela d'aucune utilité.

Mais de quelle philosophie s'agit-il, puisque cette discipline est peut-être aujourd'hui moins unitaire que jamais ? Faisant, là encore, preuve de perspicacité didactique, Bennett et Hacker ne situent et

n'explicitent leur méthode qu'après avoir amplement prouvé qu'elle permet de résoudre les problèmes conceptuels rencontrés, car à annoncer ses couleurs d'emblée, l'on risque, pensent-ils, de susciter chez le lecteur des préventions doctrinales qui rendent nettement plus difficile d'emporter sa conviction. Il faut se rendre au dernier chapitre pour apprendre (ou se voir confirmer) que l'arbre dont on aura déjà pu apprécier les fruits, c'est la philosophie analytique de l'esprit introduite par Wittgenstein et baptisée par P.F. Strawson « analyse ou élucidation connective » :

The kind of approach that we have adopted is not novel [est-il précisé]. With some qualifications, it can be said to go back as far as Socrates' *Way of Words* and Aristotle's frequent appeals to *ta legomena* ("what is said"). In the twentieth century, it was brilliantly developed by those who took the "linguistic turn" initiated by Wittgenstein, and it was cultivated by numerous analytic philosophers quite irrespective of whether they were followers of Wittgenstein. What was common to those who took the linguistic turn was the belief, as Paul Grice put it, "that a careful examination of the detailed features of ordinary discourse is required as a foundation for philosophical thinking". This approach, with its insistence that the examination of the ways in which words are used is a *sine qua non* for the elucidation of concepts, and hence indispensable for the solution, resolution or dissolution of conceptual problems, has been subjected to criticism by cognitive scientists and by philosophers influenced by Quine.

Le terrain étant aussi considérable que consciencieusement arpenté, je dois, hélas, renoncer aux exposés d'argumentaire et me contenter d'un relevé partiel et succinct à l'extrême des multiples drapeaux rouges que le neurophysiologiste et le philosophe y ont solidement plantés.

La première partie exhibe les racines historiques et conceptuelles des problèmes philosophiques inhérents aux neurosciences,

d'Aristote, ancêtre lumineux dont l'héritage sera éclipsé par la métaphysique cartésienne et l'empirisme classique anglais, aux grandes figures du XX^e siècle : Sherrington, Adrian, Eccles et Penfield. Le dernier des trois chapitres qui la composent traite de l'erreur méréologique, massivement commise par ceux qui cultivent le jardin neuroscientifique. La méréologie est la logique des relations entre la partie et le tout, et son viol, en l'occurrence, consiste à étourdimment faire du cerveau (ou de telle structure cérébrale) d'un individu le sujet d'opérations qui ne peuvent être sensément attribuées qu'à ce dernier. Erreur cardinale, mais si « autorisée » que nous y sommes de moins en moins sensibles; erreur génératrice aussi de bien d'autres tout aussi lourdes de conséquences. Ses habitués se défendent d'en être coupables en alléguant, selon le cas, que : a) bien qu'homonymes des termes ordinaires, les prédicats psychologiques dont ils usent d'une si curieuse façon sont porteurs d'un sens différent, technique, et constituent en réalité un jargon ; b) leur usage des prédicats en question est soit analogique, soit purement métaphorique, et donc nullement fautif. Bennett et Hacker font justice de ces parades en montrant que, partout où ils ont braqué leur projecteur, l'erreur est bel et bien conceptuelle et non simplement terminologique.

Nous bénéficions ici de clarifications essentielles sur le sens des prédicats psychologiques et l'apprentissage de leur mode d'emploi, sur les notions d'intériorité, d'introspection et de subjectivité, sur la nature de l'esprit, etc. Nous saisissons pourquoi, et commençons à voir comment, leur raisonnement brumeux conduit des scientifiques de haut niveau à poser de mauvaises questions, à entreprendre des recherches qui ne mènent nulle part, à mal décrire ou à mal interpréter les résultats de celles qu'ils ont bien conçues et brillamment conduites².

² Les travaux sur les effets de la commissurotomie et sur le phénomène dit de « vision aveugle » sont des exemples éclatants d'égarements descriptifs et interprétatifs.

Les cinq chapitres de la deuxième partie passent scrupuleusement en revue les théories neuroscientifiques des principales facultés psychiques, spécifiquement humaines ou communes à plusieurs espèces animales. Comme ceux qui abordent la problématique de la conscience, ils commencent par d'éclairantes esquisses des concepts en jeu dont je ne puis faire état.

Sensation et perception

Les théories psychologique et neuroscientifique de la perception sont encore fermement enracinées dans la conception représentationnaliste des XVII^e et XVIII^e siècles, selon laquelle nous ne percevons pas les objets en soi, mais seulement les *idées* qu'ils impriment en nous : impressions objectives de leurs qualités primaires (forme, taille, consistance, etc.) et impressions subjectives de leurs qualités secondaires (couleur, son, saveur, etc.). Mêlant les registres sensoriel et perceptif, cette conception veut que l'on ne puisse percevoir quoi que ce soit sans éprouver des sensations. Elle porte des chercheurs comme Antonio Damasio, Gerald Edelman et Francis Crick à croire dur comme fer que voir ou entendre, c'est toujours percevoir une image. Or il est clair que :

One does not perceive images or representations of objects, unless one perceives paintings or photographs of objects. To see a red apple is not to see an image of a red apple, and to hear a sonata is not to hear the image or representation of a sonata. Nor is it to have an image in one's mind or brain, although one can conjure up images in one's mind and sometimes images cross one's mind independently of one's wish or will. But the mental images we thus conjure up are not visible, either to others or to ourselves — they are "had", but not seen. And the tunes one rehearses in one's imagination are not heard, either by oneself or by others.

Il importe de bien noter que le représentationnalisme n'est pas une théorie scientifique incorrecte pouvant être infirmée par des

études empiriques, mais bien une doctrine métaphysique (associée aux noms célèbres de Galilée, Descartes, Boyle et Locke) qui fourvoie la recherche sur les mécanismes neuronaux de la perception, et dont seule l'analyse philosophique peut démontrer le caractère fallacieux :

Scientific discovery in no way demonstrates that grass is not really green or that cellos do not have a rich and mellow sound. It does not establish that there are no colours in the absence of observers or sounds independently of listeners. To establish whether that thesis is correct or incorrect turns on a careful conceptual analysis of the meaning of secondary quality predicates — that is, how these expressions are taught, learned, and explained, how they are applied, and what follows logically from their application.

Cognition et mémoire

Peut-on dire que le cerveau *sait* quoi que ce soit, qu'il *contient* ou *possède* de l'information ? À bien y réfléchir, on ne le peut en aucun sens. Mais il suffit de ne pas trop se poser la question pour croire cela tout à fait permis. Avec un brin de moqueuse ironie, nos inspecteurs logico-grammaticaux précisent que

A great deal of information is contained in the *Encyclopaedia Britannica*. In that sense, there is none in the brain. Much information can be derived from a slice through a tree trunk or from a geological specimen — and so too from PET and fMRI scans of the brain's activities. But this is not information which the brain has. Nor is it written in the brain, let alone in the "language of the brain", any more than dendrochronological information about the severity of winters in the 1930s is written in the tree trunk in arboreal patois.

Quant à la mémoire, le discours scientifique sur sa nature et son fonctionnement fourmille de notions infirmes et de savants affronts au bon sens. Se souvenir, n'en déplaît à Joseph LeDoux, n'est pas « être conscient d'une expérience passée » ; les idées de

« représentation neuronale » et de « perception encodée » sont éminemment contestables ; la thèse du « déclenchement du souvenir » est confuse à souhait ; les découvertes relatives aux structures cérébrales impliquées dans la rétention de connaissances *n'appuient pas le moins du monde* la conception neuroscientifique de la mémoire. Et ainsi de suite. (Je signale que nos analystes fournissent ici un louable exemple d'autocritique, puisqu'ils mettent à mal le modèle de la mémoire associative dont Bennett est l'un des concepteurs.)

Croire, penser, imaginer

Penser comporte un grand nombre de modalités (juger, conclure, supposer, imaginer, etc.) dont chacune peut prendre plusieurs formes. Ignorants ou insoucieux de ce polymorphisme décisif, les chercheurs croient qu'en identifiant les bases neuronales de l'association verbale et du calcul élémentaire, ils ont découvert celles de *toute* activité pensante. Et, méréolopathes impénitents, ils ne doutent bien sûr pas un instant que le cerveau soit le *locus* des pensées :

Contrary to what is often claimed by neuroscientists (who speak, e.g., of "the human head within which we have no doubt that thoughts occur"), thoughts do not occur in the brain, but in one's study, in the library, or as one walks down the street. [...] Thoughts are to be found written down in texts, but not in the heads of human beings. [...] For a thought is just what is expressible by an utterance or other symbolic representations. The fact that human beings may think and not say what they think does not imply that what they then think is said or otherwise expressed inside their brains.

Émotions

Ici comme ailleurs, leur placide illettrisme conceptuel conduit les expérimentateurs les plus ingénieux à dérailler sérieusement. LeDoux et Damasio confondent les conditions de possibilité des

émotions avec leur cause ou leur objet, et pensent bizarrement que l'on peut être en proie à une émotion sans la ressentir. Pour le dernier — dont les spéculations doivent beaucoup aux vues ahurissantes de William James —, une émotion est un changement somatique provoqué par un contenu mental, le « senti » de l'émotion étant la réaction du sujet à un tel changement. Les personnes qui subissent un certain type de lésion corticale n'éprouvent pas ces symptômes corporels que seraient fondamentalement les émotions et deviennent donc incapables de se déterminer — de choisir parmi plusieurs options qui, dépourvues de charge affective, leur semblent équivalentes. Mais cette théorie est pétrie de malentendus. Les phénomènes émotionnels ne sont pas assimilables à leurs manifestations somatiques ; il y a bien une différence entre éprouver de l'émotion et savoir de quoi il s'agit exactement, mais aucune qui vaille entre l'émotion et son senti (être triste, *c'est* se sentir triste). Et si l'incapacité émotionnelle consécutive à une lésion préfrontale s'accompagne d'une inaptitude au choix rationnel et à la poursuite sensée d'objectifs, cela ne signifie pas que la première déficience est nécessairement la cause des secondes :

[...] what might be investigated is whether the brain damage in the kind of patient that Damasio studied affects the capacity to care or to persist in caring about goals and objectives. For such a deficiency would affect both the patients' emotions and their ability to pursue goals overtime. One feels no emotions about things concerning which one is indifferent, and one does not pursue goals efficiently unless one cares, for one reason or another, about achieving them.

Volition

Le vocabulaire de cette catégorie forme avec celui de l'action un champ sémantique dont les spécialistes du cerveau ne semblent pas soupçonner la richesse et la complexité. Il fallait donc en dessiner les contours et expliquer, par exemple, que l'action

volontaire ne résulte pas d'un « acte mental volitif », comme le pensaient Descartes, Hobbes, Locke, etc., et comme le croient beaucoup d'auteurs contemporains — des scientifiques et des philosophes à la fois anticartésiens déclarés (par leur juste et véhément rejet du dualisme des substances) et cartésiens qui s'ignorent (en ce qu'ils attribuent tout aussi erronément au cerveau les mêmes fonctions psychologiques que Descartes attribuait à l'« esprit », et qu'ils retiennent de leur maître désavoué la structure logique des formes d'explication de celles-ci³).

Le répertoire conceptuel des facultés n'est pas théorique, mais il n'en constitue pas moins, en grande partie, le lexique même de la condition humaine, celui dont les auteurs étudiés mésusent allègrement :

[...] the conceptual framework for neuroscience is our familiar psychological conceptual scheme. But though familiar, the explicit description of its forms and structure is far from being familiar, and most neuroscientists, in many of their writings, flout them. In flouting them, they have not produced a different conceptual scheme, but only incoherences in their employment of the existing one.

Divisée en quatre chapitres, la troisième partie porte exclusivement sur la conscience, objet vedette des neurosciences cognitives depuis deux décennies et véritable foire aux bêtises. Le sens du mot ayant été indûment élargi par les sondeurs patentés de la chose, il importait d'en rétablir les frontières en distinguant la conscience *transitive* (que traduisent les expressions « être conscient de » ou « être conscient que ») de la conscience *intransitive* (état de celui qui est éveillé, plutôt qu'endormi ou

³ Ce qui, chez un Damasio, dont le premier *best-seller* s'intitule *L'erreur de Descartes*, n'est peut-être pas la moins cruelle des ironies. La deuxième grande source d'erreurs neuroscientifiques conceptuelles est l'importation en psychologie du modèle de l'intelligence artificielle, à l'origine du triste épisode connu sous le nom de « révolution cognitive ».

autrement inconscient), avant de s'attaquer aux fausses croyances au sujet de l'une et l'autre de ces deux grandes catégories.

La conscience intransitive n'est pas une propriété du cerveau, ni celui-ci l'« organe » de celle-là. Il n'y a donc pas de cerveau « conscient », sauf au sens bêtement métonymique du terme. Et l'état conscient n'est certes pas l'« expérience » strictement subjective que l'on croit :

Of course, that I am conscious is not something that is evident to me on the grounds of any behavioural criteria. But nor is it evident by introspection or privileged access of any kind. [...] I may become, and so be, conscious of your regaining consciousness, but I cannot become, and be, conscious of my regaining consciousness. My own (intransitive) consciousness is not an object of possible experience for me, but a precondition for any experience. [...] It might be objected that since one dreams when one is asleep, one can have experiences even though one is not conscious. But to dream is not to have any experiences, although it may involve dreaming that one has experiences [...].

La subjectivité d'autrui n'est pas un inobservable for intérieur. Nous pouvons observer les humeurs et les émotions d'un autre, constater, par exemple, qu'il se tord de douleur. Nous pouvons aussi bien voir qu'il perçoit ceci ou cela. Mais nous sommes cependant persuadés de ne pouvoir éprouver *ses* sentiments ou percevoir *ses* perceptions. Bien à tort, car :

[...] if "feeling his pain" does not mean the same as "feeling the same pain as he", it means nothing. And if "perceiving his perceptions" does not mean either "perceiving that he perceives" or "perceiving what he perceives", it too means nothing. After all, it is not as if he perceives his perceptions and we do not — he does not perceive them either, he has perceptions; and if we perceive what he perceives, with equal clarity and distinctness, we have the same perceptions.

L'appréhension neuroscientifique de la conscience transitive est lourdement tributaire de la notion philosophique de *qualia*, que Bennett et Hacker jugent aberrante de part en part. Le terme désigne la qualité prétendument unique de toute expérience, un distinctif je-ne-sais-quoi dont aucun de ceux qui en font grand cas n'a pourtant jamais su donner le moindre exemple. Et pour cause, car, comme le montre l'expérience de la couleur :

We labour under an illusion that when we see a red apple, we can, as it were, attend to our seeing, and say to ourselves "This is how I see the red colour of the apple" and mean something intelligible, at least to ourselves, in saying this. But nothing meaningful is said, to ourselves or to others, by saying "this" or "thus" unless there is a this or a thus to which we can point [138].

Le discours sur la conscience réflexive est, quant à lui, hanté par l'ectoplasmique présence du Soi (*alias* l'Ego ou le Moi), que l'on a malheureusement tendance à prendre pour une entité consistante et distincte de la personne qui parle ou dont on parle. Encore une illusion, qui nous vaut ce commentaire savoureux :

One source of the confusion stems from inserting a space in the reflexive pronouns "myself", "yourself", "ourselves" to yield the aberrant expressions "my self", "your self", "our selves". Having opened up an illicit space, we fall into it. [...] It should be striking that those who succumb to these temptations surround the pronoun with quotation marks — being dimly aware that there is something awry. The quotation marks are the silent tribute that ungrammaticality pays to grammar.

Dans l'esprit des scientifiques, le langage et la pensée entretiennent des rapports assez tordus. Voici quelques exemples de redressement. Exprimer une idée n'est pas *transposer* en mots un contenu mental non langagier. Les différentes formes de conscience réflexive s'acquièrent en même temps que (et non avant) l'usage

des structures linguistiques qui permettent de décrire les expériences d'autrui. Le développement de la conscience de soi est un effet direct de socialisation ; l'enfant accède à cette fonction sans avoir à construire un quelconque « modèle » du fonctionnement mental des adultes qui l'entourent.

La conscience est-elle un phénomène profondément mystérieux ? Beaucoup le pensent, certains allant jusqu'à croire que son élucidation dépasse l'entendement humain : notre espèce, selon eux, n'aurait tout simplement pas les ressources cognitives nécessaires pour comprendre ce genre de chose. Nos auteurs, qui ne sont évidemment pas de cet avis, montrent que le sentiment de mystère résulte bien souvent de la projection de notre brouillard conceptuel sur ce que nous cherchons à comprendre. Fictive est ici l'énigme, et bien réelle l'automystification :

[...] is it not mysterious how mere physical processes can give rise to conscious experience? [...] Is not the passage from "the physics of the brain to the corresponding facts of consciousness" unthinkable? Again, we suggest, the impression that something mysterious is afoot is generated by looking at the phenomena askew. [...] when light is reflected off a red apple on to the retinae of a normal human being in normal circumstances, he sees the apple before him. [...] We can, if we so please, say that the upshot of the neural events is a visual experience of a red apple. But we must not be confused by our own description. Otherwise it may seem that we have described an extraordinary transformation of matter into mind [...]. But in truth, to say that the upshot of such-and-such neural events is a visual experience is just a potentially confusing way of saying that the upshot of these neural events in the brain of a normal human being is that he sees the object that reflected light in his retinae. No new entity has sprung into existence, and no unbridgeable gulf between brain processes and consciousness has mysteriously been crossed.

Les questions de méthode occupent les deux chapitres de la quatrième et dernière partie de l'ouvrage, qui commence par la critique du réductionnisme sous toutes ses formes: *ontologique* (les états mentaux *sont* des états neuronaux), *explicatif* (conséquence du précédent: les «lois» du comportement humain peuvent être dérivées d'éventuelles lois neurologiques) et *éliminativiste* (la psychologie du sens commun — *folk psychology* — peut et doit être supplantée par la théorie neuroscientifique en cours d'élaboration). Aucune ne résiste à l'examen. Le réductionnisme éradicateur, par exemple, tient ladite psychologie pour une théorie rudimentaire, indigne de l'âge scientifique que nous avons atteint, alors qu'elle est athéorique (voir ci-dessus), et que ses généralisations n'énoncent pas des lois. Non théorique et non scientifique (ce qui n'est nullement une tare), cette psychologie n'en est pas moins indispensable, puisqu'on ne saurait faire l'économie de ses notions sans se priver du même coup de comprendre ce qui est proprement humain.

Les neurosciences n'ont absolument pas les moyens de l'ambition «génocidaire» qu'elles devraient nourrir selon certains, mais elles peuvent continuer de développer les techniques et de cultiver l'imagination qui leur permettront de poursuivre leur double et importante mission: établir les conditions neurobiologiques de possibilité du fonctionnement mental et *contribuer* à l'élucidation de certaines conduites pathologiques — celle du comportement normal n'étant certainement pas de leur ressort.

L'ultime chapitre ne clôt pas le travail, qui comporte en prime deux substantielles annexes. Bennett et Hacker se livrent ici à une réfutation en règle des objections que Patricia Churchland, philosophe éliminativiste d'obédience quiniennne, adresse à leur approche analytique. Ce n'est pas leur seule discussion d'une autre perspective philosophique contemporaine, tant s'en faut; les points de vue de Thomas Nagel, Nicholas Humphrey, David Chalmers, etc., sont discutés à plusieurs reprises dans les parties précédentes, et ceux de Daniel Dennett et John Searle, passés au

crible en annexe. Leurs réflexions méthodologiques visent aussi à récuser l'idée caricaturale de la philosophie que se font la plupart des scientifiques, qui croient cette dernière occupée à de vaines et agaçantes jongleries verbales. Il est vrai qu'il arrive à la vieille dame de donner dans le verbiage esthétisant, notamment au Collège international de philosophie, cercle parisien où l'exigence de clarté peut être reçue comme une tyrannique sommation⁴. Mais il s'agit là d'un prudhommesque ersatz. La philosophie que l'on voit ici à l'œuvre est un authentique et essentiel travail de pensée, soucieux de ce que font les sciences, qu'il ne cherche d'aucune façon à imiter. Son affaire, on l'a vu, est le dévoilement de l'erreur conceptuelle *latente*, tapie dans des formules apparemment sensées qui, légitimées par l'usage, deviennent des idées parfaitement reçues dont l'emprise — notent leurs pourfendeurs — est parfois comparable à celle d'une puissante illusion optique⁵.

ooo

Il ne pouvait bien évidemment pas être question, encore une fois, de présenter en détail une aussi vaste entreprise. Le simple aperçu que j'ai pu en donner n'est qu'une façon de crier à l'événement, et de dire aux esprits curieux qui ne lisent pas l'anglais bien volontiers : n'hésitez pas à plonger dans ce livre capital dont l'hypothétique traduction française n'est sûrement pas pour demain.

⁴ Voir Éric Méchoulan, *Le crépuscule des intellectuels. De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*, Québec, Nota Bene, 2005 ; réplique joliment creuse au *Crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*, de Laurent-Michel Vacher (Montréal, Liber, 2004).

⁵ Rien ne me semble plus exact. Comme à bien des lecteurs sans doute, il m'aura fallu assez souvent relire les critiques de ces formules trop agréées pour en vraiment reconnaître la justesse. *Philosophical Foundations* s'acquitte exemplairement de la tâche thérapeutique que Wittgenstein assignait à la philosophie.